

Chez le même éditeur

DU MÊME AUTEUR

DE MES PROPRES MAINS, 1997.
RACE, 1997.
LONG ISLAND, 1999.
ASSERVISSEMENT SEXUEL VOLONTAIRE (FANTAISIE), 2000.
RÉCIT DE LA PRÉPARATION DE *GILGAMESH* JUSQU'À LA PREMIÈRE
RÉPÉTITION EN AVIGNON, 2000.
LE DÉBUT DE L'A., 2001.
PARADIS (UN TEMPS À DÉPLIER), 2003.
MON FANTÔME (CANTATE), 2005.
GENNEVILLIERS ROMAN 0708, 2007.
TOUTE LA VIE *suivi de* L'ART DU THÉÂTRE, 2007.
AVIGNON À VIE, 2011.
CLÔTURE DE L'AMOUR, 2011 (réédition dans la collection
« Classiques contemporains », 2017).
RÉPÉTITION, 2014.
LAC *suivi de* LIBIDO SCIENDI, 2015.
ARGUMENT, 2015.
UNE VIE, 2017.
ACTRICE, 2017.
THÉÂTRE 1987-2001, 2017.
RECONSTITUTION, 2018.
SŒURS (MARINA & AUDREY), 2018.
ARCHITECTURE, 2019.
MONT VÉRITÉ, 2020.
MES FRÈRES, 2020.
3 ANNONCIATIONS, 2020.
DEUX AMIS *suivi de* Toi, 2021.
RANGER *suivi de* L'INTERVIEW *et de* 8 ENSEMBLE, 2022.

SUR L'AUTEUR

Laurent Goumarre, RAMBERT EN TEMPS RÉEL, 2005.
Laure Adler et Pascal Rambert, MON CŒUR MIS À NU, 2019.

PASCAL RAMBERT

Mon absente

suivi de

Je te réponds

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

Mon absente.....	9
Je te réponds.....	71

© 2023, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-701-1

Mon absente

*Mon absente a été créé le 28 mars 2023 dans une mise en scène de
l'auteur au Théâtre national de Strasbourg.*

PERSONNAGES

Mon absente.

LAURENT, son fils.

STAN, son fils.

CLAUDE, son fils.

HOUÉDO, son fils.

AUDREY, sa fille.

VINCENT, son fils.

CLAIRE, fille de Claude.

YSANIS, compagne de Claire.

MATA, belle-mère de Houédo.

MÉLODY, fille de Mata.

OCÉANE, fille de Stan.

Noir absolu.
Cercueil au centre.
Fleurs sous et autour du cercueil.
Circulation des acteurs.
Présence en scène constante.
Apparitions disparitions.
Quand ils prennent la parole c'est près du cercueil.

LAURENT. – il y avait cette chose que tu disais *vieille canaille* agrippée à la rambarde du balcon du grand appartement du boulevard Haussmann *vieille canaille* de qui parlais-tu ? tu pensais à qui ? tu parlais de moi ? de mes frères ? de mon père ? de celui dont je ne prononce pas le nom ? tu avais mis un s ou pas à *vieille canaille* ? tu visais qui dans ta robe verte ton petit corps de femme de quatre-vingt-seize ans absolument maigre tes seins maigres tes mains maigres agrippées à la rambarde *vieille canaille* ça s'adressait à qui ? c'est parfois ce que je pense de toi les enfants doivent dire des choses bien devant le cercueil de leur mère pas moi je ne suis pas loin de penser *vieille canaille* en pensant à toi maman ne m'oblige pas à te dire des choses douces je n'ai pas de compassion pour toi ce mot ce n'est pas pour moi pas pour toi non plus on va le laisser maman à tous les autres qui défilent ici s'agenouillent pleurent montrent leur douleur

Son portable sonne.

oui je ne sais pas comme tu veux je suis à l'intérieur tout seul oui bien sûr combien de temps ? je ne sais pas j'ai envie de toi aussi oui je t'embrasse

Il raccroche.

les gens adorent ça faire couler leur cœur en direct sous le regard des autres c'est abject la mort ce qui est encore plus abject c'est la démonstration de l'amour coulant en public même dans le noir l'obscurité on ne voit que ça quel dégoût en silence sans rien se dire nous avons coexisté dans le grand appartement du boulevard Haussmann toi et moi tu avançais comme un fantôme à cinquante ans ce moment où je trouvais ta bouteille cachée sous l'évier derrière les produits ménagers à côté de l'alcool de vinaigre du déboucheur liquide de l'acide maman tu as voulu si souvent mourir comment voulais-tu que je me promène comme un idiot comme font les idiots contents d'eux-mêmes le sourire aux lèvres en disant *la vie c'est formidable* je ne l'ai jamais pu et je ne le pourrai sans doute jamais la joie n'est pas un paquet que l'on commande et qu'on nous livre en vingt-quatre heures je n'ai rien reçu sans doute la tendresse la chaleur qui tient un corps toute une vie s'est-elle perdue dans les 250 mètres carrés de l'appartement du boulevard Haussmann je n'ai jamais su ni compris pourquoi nous habitons là qui habite sans argent dans un 250 mètres carrés on n'avait jamais d'argent maman Stan mettait mes pulls Claude mettait mes pulls Vincent mettait mes pantalons Audrey courait nue en hurlant et Houédo récupérerait mes chaussures à Cotonou pour les terminer les achever dans la poussière de Ouagadougou cette obsession de l'argent qui me poursuit encore je n'ai

pas d'argent maman je ne m'en sors pas venir ici coûte cher financièrement et psychiquement eh oui Claude parce qu'il est dingue si on l'avait laissé faire aurait tout organisé selon sa vision sa stricte petite vision de militaire des funérailles nationales nous aurions dû suivre comme quand nous étions petits sa folie sa peur dingue de tout ce qui n'est pas ordonné rangé selon son ordre à lui vivre dans sa folie à lui je l'ai déjà fait suffisamment merci bien frérot basta je n'ai rien à te dire nous nous sommes arrangés tous pour ne pas nous parler ne pas nous voir ne pas montrer quoi que ce soit de nous rien la joie d'être dissemblables ça existe moi je suis pauvre pauvre comme un chien je n'ai rien j'ai tout perdu j'ai tout joué j'ai tout bu tout fumé je suis pauvre comme le Christ méchant comme lui poursuivant comme lui mon chemin une machette à la main fustigeant les tièdes les laissant à leur terreur devant le réel j'ai tout perdu maman l'argent des terres de Ouagadougou de Lomé les relations les gens disaient *en affaires tu es intransigeant comme ta mère* j'ai gardé ta dureté mon amour ton ricanement en moi au moment de conclure j'ai craché sur les marchands j'ai fait quitte ou double *tapis* ta manière de faire *tapis* j'ai tout mangé maman j'ai fait *tapis* à Monte-Carlo à Lagos et dans la vie j'ai fait *tapis* je marche j'erre comme j'errais comme tu errais titubante détruite dans le 250 mètres carrés du boulevard Haussmann je suis malade de revanche pour toi ils t'ont tous détrossée volée ils t'ont tous mangé sur le dos ils t'ont laissé ta peau sur tes os et le déboucheur liquide comme joie le soir pour ne pas trop pleurer sur tes années flamboyantes ton œuvre ta folie ta haine de l'Afrique ton amour de l'Afrique tes livres tous tes livres tous tes livres écrits la nuit

ivre morte ivre de chagrin et nous les enfants comme une portée de chats maigres de chiens maigres dans le grand appartement vide sans rideaux aux fenêtres sans chaises *en Afrique on s'assoit ensemble par terre et c'est bien vous êtes des petits chiots vous jappez taisez-vous* l'enfilade de portes qui claquent je les sens encore dans mes os quand je ne mange pas et que mon corps n'est pas calme que ma voix tremble je sens encore à mon âge les neuf coups dans mes os des portes qui claquent le premier salon le deuxième salon le long couloir la première chambre la deuxième chambre la troisième chambre le grand bureau le petit bureau et *le trou* comme tu appelais ce débarras avec un œil-de-bœuf à trois mètres sous plafond un trou sans lumière vraiment une table une chaise une lampe et tes feuilles partout toi hurlant *vous êtes des chiots j'ai fait des chiots des rats ne me demandez rien on n'a besoin de rien dans la vie je n'ai besoin de rien pour écrire surtout pas de vous je suis bien face à mon mur sans gravures sans photos des photos de qui d'abord des hommes que j'ai aimés ? de vos pères ? de vous ? jamais de la vie encore moins des petites notes pour me souvenir de ce que je dois écrire rien on n'a besoin de rien pour écrire juste son chagrin où que vous alliez quoi que vous fassiez mes enfants chéris emportez votre chagrin c'est ce qui tient un corps au chaud comme l'alcool tient le corps au chaud maintenant laissez-moi tranquille vivez boulevard Haussmann comme on a vécu en Afrique avec rien et basta moi je vis avec rien maman je vis avec une femme que j'aime avec qui le sexe est bien il me reste le sexe le sexe c'est gratuit l'amour c'est gratuit maman j'aime faire l'amour avec elle tu ne la connaissais pas elle est arrivée dans ma vie comme*

la seule bonne nouvelle elle n'a pas d'argent comme moi c'est parfait elle est la seule à m'aimer un peu personne ne m'aime ici même Stan ne m'aime plus il m'a envoyé un sms en deux ans pour me dire *tu es dur cogne-toi la tête contre les murs je m'en fous* que voulait dire cette phrase ?

Son portable bipe. Il écoute le message, il laisse un message vocal.

franchement je ne sais pas combien de temps cela va durer je ne veux pas rentrer dans le cliché de l'amour à proximité de la mort mais quand ton père est mort souviens-toi comment on a fait l'amour dans ton lit d'adolescente tu m'as dit *je veux l'énergie de la vie Laurent là où la mort m'entoure je veux l'énergie de la vie* moi aussi je veux l'énergie de la vie mon amour l'hôtel n'est pas top j'ai laissé ton nom à l'accueil chambre 7 je t'aime

Il raccroche.

où es-tu maman maintenant ? tu es partie où ? tu es à Ouagadougou ? à Paris ? à Bamako ? ton esprit il est dans quel corps dans quel objet que j'ai ? parce que je suis un très mauvais fils perdu j'ai tout perdu tout j'ai seulement ça ce petit bout de bois c'est rien c'est raccroché à rien c'était sur une étagère boulevard Haussmann je l'ai pris quand ils se sont dépêchés d'aller tout vider comme des rats c'était à toi et ça me suffit tu me manques maman ta sécheresse me manque ton échec je te ressemble dans l'échec c'est notre place à toi et moi l'échec l'échec en tout la perte assurée mes costumes rayures tennis au fond

de l'eau mes chaussures à boucles mes richelieus
mes mocassins mes pochettes en soie tout au fond
de la mer je suis celui qui perd tout qui se perd je
suis perdu maman je ne sais pas écrire comme toi
je ne sais rien faire toi tu disais *je ne sais rien faire
d'autre qu'écrire changer d'homme le plus possible
après deux ans ils deviennent attendus prévisibles
c'est déplorable le temps sur un homme et faire des
enfants plein d'enfants la vie ne vaut que pour ça
accoucher et écrire* voilà ta belle vie maman et être
broke comme tu disais à Lagos *I'm broke vidée sans
un sou un kopeck mon général je n'ai rien mais le soir
quand j'écris ivre morte au quatrième étage du 102
boulevard Haussmann je vais bien parce que je sais
qu'au premier étage il y a un siècle un autre écrivain
dans son lit en train d'étouffer comme moi mais moi
dans l'alcool cette grâce de la vie a écrit ce qui en
France nous sauve quand nous sommes loin de notre
langue on le prend on l'ouvre on le lit et on s'endort
avec lui ses mots dans notre corps dans cette mort
hautement désirée qu'est le sommeil*

HOUÉDO. – voilà la canaille qui passe maman il parle
mais c'est un fantôme est-ce que c'est encore mon
frère ? tu ne le reconnaîtrais plus comme tu ne recon-
naîtrais plus le pays tout est défiguré ton fils Laurent
qui vient de parler moi le pays tout plus de figure
plus rien nous étions déjà dévorés par tout ce que les
siècles avaient lancé sur nous notre corps notre langue
là c'est comme une peau sur laquelle on aurait trop
tiré ma peau est tirée j'aimerais que tu regardes le
pays d'où tu es tu ne reconnaîtrais rien nous sommes
attaqués de toute part bien souvent cela vient de nous-
même du fond de nos cœurs il y a une amertume une

tristesse tu ne reconnaîtras rien si tu reviens maman
je t'appelle *maman* je t'ai toujours appelée *maman*
comme j'ai toujours appelé Mata *maman* je suis allé
d'une maman à l'autre de la femme de mon père à la
femme de mon père nous faisons comme ça et dans
la cour je disais *maman* et souvent je vous voyais
arriver ensemble avec Mata gaies ou nerveuses un
jour comme sœurs un jour comme combattantes de
l'amour ennemies pas amies et cela parce que j'étais
celui qu'on appelait le sensible *le petit sensible* j'étais
le petit sensible cela me brisait le cœur maman vos
chamailleries vos haines ta distance d'Européenne le
silence de Mata cette idée de ne pas faire de vagues
cette situation insensée de deux femmes autour du
même homme mon père passant de toi à Mata cette
chose admise pas admise tue à Paris tue à Cotonou tue
partout pourtant hyper parlante pour nous les enfants
qui devons nous y retrouver perdus dans le froid
de l'appartement du boulevard Haussmann perdus
dans la chaleur infernale de Ouagadougou comment
vivre ici ou là-bas tu n'y as jamais répondu tu disais
il faut vivre oui nous vivions mais comme des colis
jetés depuis des avions des bateaux des trains des
autocars nos cartables pleins pour la semaine à venir
le mois à venir et toujours cette pauvreté moqué ici
moi *le petit sensible* avec mes pantalons trop courts
mes pulls trop longs moqué là-bas au pays avec mes
habits des années 80 comme ceux qu'on reçoit par
cargo en Afrique pauvre chez les riches du huitième
arrondissement pauvre chez les pauvres à Abidjan
pauvre toujours pauvre *le petit sensible* le futur écri-
vain comme toi qu'est-ce que j'aurais pu être d'autre ?
tu disais *écrire c'est donner une forme à cette souf-
france qui nous habite* merci maman de m'avoir jeté